

yeux brillants ne l'intéressait pas comme sa compagne, il lui faisait pour.

Pendant toute la journée Pauline fut distraite. A plusieurs reprises elle essaya de remettre la conversation sur le prisonnier, qui la préoccupait d'une façon véritablement obsédante. Renée demeura silencieuse, ou du moins ne répondit que par monosyllabes.

— Décidément, ma chère, s'écria Pauline avec dépit, tu n'éprouves aucune sympathie pour mon protégé !

— Aucune, je ne la nie pas...

— Mais, pourquoi ?

— Il me serait impossible de l'expliquer... — C'est instinctif et involontaire...

— Je comprends ! fit vivement Pauline. C'est un prisonnier ! Pour toi, cela veut tout dire ! Étant prisonnier, il ne peut être qu'un homme abominable. Est-ce bien ça ?

— Ceux que la justice a condamnés me semblent, je l'avoue, mériter peu de confiance...

— En thèse générale, tu as raison, mais tu devrais te souvenir que les exceptions fortifient les règles ; que parmi les condamnés il peut y avoir, il y a sans le moindre doute, des innocents qui souffrent et pleurent loin de leurs femmes, de leurs familles, de leurs enfants...

— Je me souviens de cela... répondit Renée. Mais, que veux-tu, ma répulsion est instinctive et involontaire, je te le répète. La première fois que j'ai vu celui dont tu parles, j'ai frissonné de tout mon corps... il m'a semblé qu'il était lié à mon existence...

— Lié à ton existence ! répéta Pauline stupéfaite.

— Oui... qu'il se trouverait sur mon chemin dans la vie et qu'il exercerait une funeste influence sur ma destinée...

— Mais c'est du roman, cela !

— Non, c'est de l'effroi.

— Alors, tu crois que cet homme est un criminel ?

— Je ne crois pas... je ne sais pas... j'ai peur, voilà tout.

— Eh bien, il ne me produit point du tout cet effet-là, à moi. Il est victime et non coupable, j'en suis convaincue... Sa voix m'a remuée... Je crois entendre encore ses paroles touchantes.

— Paroles hypocrites peut-être... interrompit Renée.

— Tu doutes de tout ! répliqua Pauline presque avec colère. Tu as un cœur sec !

— Oh ! ma chérie, c'est mal ce que tu dis là... balbutia d'une voix triste la blonde jeune fille. Non, mon cœur n'est pas sec ! Il souffre cruellement quand je songe que je suis seule au monde, orpheline sans doute, ignorant même le nom de ma mère, et j'ai soif d'affection cependant, Dieu le sait !... Tu es mon unique amie, je t'aime de toutes mes forces, et je donnerais ma vie, s'il le fallait, pour te le prouver...

— Je n'en ai jamais douté, je te le jure ! s'écria l'enfant brune très émue ; j'ai dit une chose sottise et cruelle que je ne pensais pas... Je le regrette de toutes mes forces... Pardonne-moi... pardonne-moi...

Et Pauline, les larmes aux yeux, prit Renée dans ses bras et couvrit son front de baisers, en demandant :

— Me pardonnes-tu ?

— Oui... cent fois oui, et de bien grand cœur, mais ne me parle plus de ce prisonnier...

— C'est convenu... Pour rien au monde je ne voudrais te causer un chagrin !... je t'aime autant que j'aimais Honorine de Terrys... Depuis qu'elle a quitté la pension et qu'elle habite

Paris avec son père, j'ai reporté sur toi toute l'affection que j'avais pour elle. Ne pensons plus au prisonnier et parlons de toi...

— Tu es bonne... fit Renée en serrant les mains que Pauline lui tendait. Parlons de moi si tu le désires... As-tu quelque chose à me demander ?

— Oui. Tout à l'heure tu te plaignais d'être seule au monde. Ne sais-tu rien de nouveau relativement à ta famille ?

— Hélas ! rien...

— Il y a quelques jours ton protecteur est venu te voir...

— M. Robert ? Oui...

— Ne l'as-tu pas questionné comme tu devais le faire ? Tu m'avais promis de l'interroger au sujet de tes parents ?

— Je l'ai questionné !...

— Qu'a-t-il répondu ?

— Que le moment de connaître le secret de ma naissance n'était pas arrivé.

— Ce M. Robert a de l'attachement pour toi ?...

— Je ne puis en douter... Il le prouve d'ailleurs en s'occupant de moi avec une sollicitude toute paternelle...

— C'est vrai... mais je ne puis m'expliquer son refus de te répondre...

— J'ai prié... j'ai supplié... il a été inflexible... Mes questions semblaient le troubler beaucoup, et j'ai cru devoir m'abstenir de les continuer...

— Soit ! continua Pauline, mais il aurait dû t'apprendre au moins pourquoi il ne te faisait jamais sortir et ne t'emmenait pas chez lui pendant les vacances ?

— Il s'est contenté de me promettre que mon existence changerait quand j'aurais vingt ans, et qu'alors je serais plus libre... répondit Renée.

— Donc, il te reste encore presque deux années à attendre...

— A peu près.

— M. Robert, s'il a des raisons pour ne point te recevoir dans sa demeure, pourrait te permettre d'aller chez la dame de compagnie qui t'a conduite en Italie l'an passé pendant un mois.

— Je ne lui ai point demandé...

— Cette madame Ursule n'a jamais fait d'allusion à ta famille pendant votre voyage ?

— Jamais...

— Ton protecteur n'a-t-il pas d'autre nom que celui de Robert ?

— Je n'en connais pas d'autre.

Il doit avoir un nom de famille cependant ?

— C'est possible... c'est même probable, mais je l'ignore.

— Madame Lhermitte en sait plus long que toi à ce sujet, j' imagine.

— J'en doute... elle ne l'appelle que M. Robert.

— Ça ne prouve rien ! Peut-être a-t-elle reçu des instructions spéciales, une consigne qui l'oblige à se taire...

— Peut-être, en effet...

— As-tu questionné madame Ursule ?

— Je lui ai demandé si elle avait connu mon père et ma mère. Elle m'a répondu négativement, en ajoutant que M. Robert seul pourrait m'éclairer.

— C'est lui qui, dès ton enfance, a pris soin de toi ?

— On me l'a dit...

— Tu ne le connais cependant que depuis cinq années ?

— Il a fait en Amérique un très long séjour.